

LE DIVAN DES FEMMES

ÉLISABETH ROUDINESCO

LE DIVAN DES FEMMES

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-162242-3

© Éditions du Seuil, mars 2026

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Avant-propos

Lorsque j'ai publié, entre 1982 et 1993, les deux volumes de mon *Histoire de la psychanalyse en France* complétés par une biographie de Jacques Lacan¹, j'ai pris conscience de l'importance de la place des femmes dans cette aventure : comme patientes, comme épouses des fondateurs, puis comme cheffes d'écoles et créatrices de nouvelles approches de l'inconscient. De Franz Anton Mesmer à Sigmund Freud en passant par Jean-Martin Charcot, aucun découvreur des médecines de l'âme n'aurait pu élaborer un système de pensée ou opérer une approche clinique décisive sans la présence des femmes qui les accompagnèrent dans leurs recherches, mais qui furent cependant anonymisées et réduites à figurer, dans leurs publications, comme des « *cas princeps* ».

C'est ainsi que par leurs symptômes et leurs souffrances, ces femmes furent les « accoucheuses » des théories des savants, sans jamais apparaître sous leur véritable nom dans les récits qui permirent à ces hommes éminents d'entrer dans l'Histoire. Je pense ici à Blanche Wittman, la célèbre hystérique de la Salpêtrière hypnotisée par Charcot, à Bertha Pappenheim,

1. Élisabeth Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France*, vol. 1 (1982), vol. 2 (1986) ; Jacques Lacan, *Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée* (1993). Les trois volumes ont fait l'objet de plusieurs rééditions, la dernière dans la collection « Points Essais » en 2023 et 2024 (Éditions Points). Abréviations : HPF, 1 ; HPF, 2 ; JL. Voir également Élisabeth Roudinesco et Michel Plon, *Dictionnaire de la psychanalyse* (1997), nouvelle éd., Paris, Fayard, 2023.

patiente de Josef Breuer connue sous le pseudonyme d'Anna O., à Marguerite Anzieu, traitée par Jacques Lacan, qui ferait d'elle le « Cas Aimée », à bien d'autres encore.

Identifiées plus tard par les historiens, sans avoir pu apporter elles-mêmes le moindre « témoignage » sur leur existence, ces femmes sont devenues les héroïnes d'une histoire partagée qui oppose désormais une conscience critique – celle de la raison savante – à une conscience vécue – celle de la maladie psychique : l'une plus « masculine » et l'autre plus « féminine ». Comment ne pas songer ici à la fameuse phrase de François Poullain de La Barre, qui soulignait à quel point la femme fut si longtemps infériorisée : « Lorsqu'on veut blâmer un homme avec moquerie, comme ayant peu de courage et de fermeté, on l'appelle efféminé, comme si l'on voulait dire qu'il est aussi lâche ou mou qu'une femme. Au contraire, pour louer une femme à cause de son courage, de sa force ou de son esprit, on dit que c'est un homme¹ ! »

Or, les temps ont changé et, de nos jours, non seulement les femmes sont devenues largement majoritaires dans les métiers de soin – et plus encore dans la communauté psychanalytique –, mais les patientes écrivent elles-mêmes l'histoire de leur cure : elles ne sont plus des « cas » mais des auteures à part entière, et c'est sous leur vrai patronyme qu'elles racontent leur passage sur le divan. Jamais la littérature n'a été aussi préoccupée de soi qu'aujourd'hui, dans un monde où la quasi-totalité des praticiens sont des praticiennes. Est-ce un hasard ? S'agit-il d'un progrès ou d'une régression ? On sait en tout cas que l'absence de mixité dans une communauté est toujours un problème². Cette situation nouvelle mérite d'être questionnée, à une époque où le nouveau féminisme, d'une part, le

1. François Poullain de La Barre, 1671. Voir aussi, *De l'égalité des deux sexes, discours physique et moral où l'on voit l'importance de se défaire des préjugés* (1673).

2. À l'échelle mondiale, 80 % des psychanalystes sont des femmes.

masculinisme, d'autre part, contribuent à exacerber le débat d'idées. D'un côté, les psychanalystes sont regardés comme d'affreux misogynes, tandis que de l'autre, ils se présentent volontiers eux-mêmes comme les restaurateurs d'une « Loi du père » évincée par des « sorcières », des hommes féminisés, des femmes masculinisées et des homosexuels.

Dans cet essai, j'ai abordé la question de l'irruption des femmes d'un tout autre point de vue, loin des stéréotypes. À travers des récits de vies privées malheureuses ou glorieuses, j'ai choisi de raconter l'histoire de certaines d'entre elles devenues psychanalystes, en mêlant l'étude de leurs engagements dans le mouvement freudien avec celle des théories de la sexualité qu'elles ont développées à partir de leurs expériences auprès des hommes et des femmes : une histoire de femmes vue et vécue par des femmes, en quelque sorte¹.

Comme on le verra tout au long de ce livre, le mouvement psychanalytique s'est identifié, depuis ses origines, à une histoire de famille dont la conceptualité et la clinique s'inspiraient des tragédies et des mythes grecs. On ne s'étonnera donc pas que le destin des femmes soit toujours associé à celui des enfants, d'autant que pendant un demi-siècle, de 1896 à 1945, ne pouvant accéder à des études supérieures, elles furent assignées à une place spécifique : s'occuper des enfants névrosés, psychotiques ou délinquants, mais aussi des leurs et des fils et filles de leurs collègues, comme si la féminité appelait le maternage.

1. Dans son encyclopédie en ligne, Brigitte Nölleke a recensé un millier de femmes psychanalystes ayant joué un rôle important dans une cinquantaine de pays. À l'exception du Japon et de la France, nombre d'entre elles sont issues d'une émigration qui s'est effectuée d'est en ouest : depuis les empires centraux (Autriche-Hongrie, Allemagne, Russie, etc.), entre 1918 et 1940, vers le monde anglophone et hispanophone (Grande-Bretagne, Canada, États-Unis, Amérique latine, Australie). Voir Brigitte Nölleke, *Psychoanalytikerinnen. Biografisches Lexikon* : www.psychanalytikerinnen.de

Par ailleurs, quelles qu'aient été leurs origines sociales, les femmes furent, pendant longtemps, victimes dans leur enfance d'une même maltraitance : séduction par un adulte, abus sexuels, violences, etc. Et ce n'est pas un hasard si la psychanalyse s'est présentée, dès ses débuts, et à juste titre, comme un mouvement d'émancipation des femmes et des enfants, opposant les vertus de la parole à l'intervention sur les corps. Il s'agissait d'encourager les femmes et les enfants à parler de leur sexualité, en rompant avec les pratiques d'enfermement de la psyché humaine : tel fut le projet initial de Freud et de ses premiers disciples.

Dans le premier chapitre, j'examine les différentes formes de tortures infligées au corps des femmes et des enfants par la science médicale durant la seconde moitié du XIX^e siècle. Dans les trois suivants, je raconte comment, à Vienne, autour du premier cercle psychanalytique, les femmes sont devenues psychanalystes en passant du statut de patiente à celui d'épouse ou de célibataire, à l'image d'Emma Eckstein, d'Hermine von Hug-Hellmuth et de bien d'autres encore. J'évoque ensuite la situation tragique des femmes russes, parmi lesquelles Vera Schmidt et Sabina Spielrein. Puis j'examine la place occupée par Lou Andreas-Salomé au sein du mouvement, aussi bien son amitié avec Freud que son apport à une nouvelle approche du narcissisme.

Dans les deux chapitres suivants, je relate les grandes disputes entre Anna Freud et Melanie Klein qui se déroulent dans une Europe tourmentée par la montée du nazisme et par la migration des psychanalystes européens vers le monde anglophone. Je m'attarde en particulier à retracer la manière dont plusieurs femmes psychanalystes, issues de différentes nationalités, ont commenté l'histoire de Sergueï Pankejeff (surnommé l'Homme aux loups), seul patient de Freud à avoir publié l'histoire complète de son « cas ».

Les chapitres dix et onze sont consacrés à l'épanouissement

de la psychanalyse aux États-Unis, en Argentine et au Brésil, dans un contexte où les femmes, désormais plus diplômées – et la plupart du temps issues de l'émigration européenne – ont joué un rôle central : d'Helene Deutsch à Karen Horney et de Marie Langer à Katrin Kemper.

Enfin, dans les quatre derniers chapitres, j'évoque la destinée de plusieurs femmes françaises – toutes parisiennes – dont la situation apparaît fort singulière lorsqu'on la rapporte au reste du monde : Marie Bonaparte, Françoise Dolto, Solange Faladé, Maud Mannoni.

Ici et là, d'un chapitre à l'autre, surgit le nom de femmes peu connues ou demeurées « invisibles ». J'ai choisi d'en évoquer le souvenir. Elles ont en effet contribué, partout dans le monde, à l'essor de l'invention freudienne. Ce faisant, j'ai été frappée par un trait qui leur est commun : elles sont absolument différentes les unes des autres, singularité remarquable comparée à l'univers des hommes qui ont dominé le monde de la psychanalyse pendant soixante ans.

Punir le sexe, exhiber le corps

À la fin du XIX^e siècle, lors de la naissance de la psychanalyse, la place des femmes dans l'histoire de la psychopathologie se résumait à leur présence au titre de patientes. Exhibées à l'hospice de la Salpêtrière et dans divers asiles européens ou confessées dans le secret d'un cabinet médical viennois, elles entraient sur la scène de l'histoire à l'occasion de la grande « épidémie » psychique d'une époque marquée par le déclin de la puissance patriarcale : l'hystérie. Partout en Europe, la féminité était alors assimilée à un danger qui menaçait l'ordre social. Face à l'éclosion du mouvement féministe et aux idéaux d'émancipation propagés par le socialisme, les démographes redoutaient une apocalypse : si les femmes travaillent, disaient-ils en substance, elles refuseront la maternité, prendront la place des hommes et réduiront à néant l'ordre familial fondé sur la primauté de la raison masculine contre la déraison féminine. Et pire encore, en accédant un jour à de nouveaux moyens de contraception, elles auront la maîtrise de la procréation¹.

Si le corps des femmes devait ainsi faire l'objet d'un contrôle incessant, sous peine d'apocalypse anthropologique, celui des enfants était de plus en plus annexé à une médecine

1. C'est seulement à partir de 1960 que les femmes pourront bénéficier de la pilule contraceptive. Mais dès la fin du XIX^e, la question de la maîtrise de la procréation était devenue une obsession dans le discours des démographes.

prophylactique. Soucieux d'hygiénisme et d'idéal sécuritaire, les praticiens de la pédiatrie¹ considéraient l'enfant comme un être en devenir et non plus comme un adulte en miniature. Aussi commencèrent-ils à dresser la liste des pathologies spécifiques aux différents âges de l'enfance. Si la folie infantile existe, disaient-ils, comment peut-on l'expliquer sinon en s'occupant de la masturbation dont on avait méconnu les méfaits ? Confiants dans les progrès de l'art chirurgical en pleine expansion, les médecins hygiénistes préconisaient un remède préventif à cette pathologie dont ils étaient les inventeurs : excision ou cautérisation du clitoris pour les filles, circoncision pour les garçons.

Réprouvée depuis toujours parce qu'étrangère au processus de procréation, la masturbation était devenue un objet de terreur en Occident depuis le XVIII^e siècle, et plus encore après la parution, en 1712, de l'ouvrage d'un médecin anglais, chirurgien et pornographe, intitulé *Onania*. L'auteur prétendait combattre cette « pratique contre-nature par laquelle des personnes de l'un et l'autre sexe peuvent souiller leurs corps sans le concours d'autrui. Elle permet à chacun de se procurer une sensation dont Dieu a pourtant veillé à ce qu'elle accompagnât le commerce charnel entre deux sexes avec, pour destin, la perpétuation de notre espèce² ».

Samuel Auguste David Tissot, médecin suisse, reprit cette thématique et publia à Lausanne, en 1760, un ouvrage qui fit grand bruit en France : *L'Onanisme. Dissertation sur les maladies produites par la masturbation*³. Convaincu que cette pratique générait des maladies organiques plus graves que

1. Le mot « pédiatrie » est inventé en 1872.

2. Cité par Thomas Laqueur, *Le Sexe en solitaire. Contribution à l'histoire culturelle de la sexualité* (New York, Urzone Inc., 2003), Paris, Gallimard, 2005, p. 29.

3. L'ouvrage sera traduit en soixante langues et trente-cinq fois réédité jusqu'en 1905.

la petite vérole (variole) dont il était un éminent spécialiste, Tissot contribua à stigmatiser la masturbation qu'il dénonçait comme une drogue ou une prostitution de soi contre laquelle la médecine scientifique devait lutter. C'est ainsi que s'instaura, au nom des Lumières, l'idée que les États modernes avaient le devoir de gouverner l'ensemble des pratiques sexuelles humaines en séparant la norme de la pathologie, au même titre que la religion s'attachait à définir le vice et la vertu. Police des corps : tel sera, tout au long du XIX^e siècle, le programme mis en œuvre par une bourgeoisie triomphante soucieuse d'imposer une morale sexuelle fondée sur la prévalence d'un nouvel ordre, celui de la famille dite « sentimentale » ou « romantique » : bonheur des femmes dans le mariage et la maternité, apologie du *pater familias* protecteur d'une prétendue innocence enfantine.

En cette époque troublée, la masturbation était en outre regardée comme la cause principale de certains délires qui se manifestaient, non seulement chez les enfants, mais aussi, plus tardivement, chez tous les sujets dits « hystériques ». Les uns et les autres étaient catalogués comme des malades du sexe : les premiers parce qu'ils se livraient sans limites à la pratique du sexe en solitaire, les autres parce qu'ils avaient vécu, dans leur enfance, des traumatismes d'ordre sexuel identiques à ceux induits par l'onanisme (abus, séduction, viol, etc.). Autrement dit, on affirmait que les femmes ayant été sexuellement abusées dans leur enfance trouvaient plaisir à se masturber : en conséquence, elles devenaient hystériques. Autrement dit, la cause de l'hystérie résidait dans un trauma originel : un attentat commis par un adulte, le père, la mère, l'oncle, la tante, l'ami, la gouvernante, hommes et femmes confondus.

Ainsi l'hystérie était-elle regardée comme la conséquence non seulement d'un abus, mais aussi de la masturbation. Et d'ailleurs, disait-on, les femmes hystériques refusent d'être mères, préférant, comme les masturbateurs, se livrer à un

plaisir pervers et solitaire. En conséquence, seule l'excision pouvait les empêcher de savourer un tel plaisir puisque le clitoris était une zone hautement érogène. S'ajoutait à cela l'idée atroce selon laquelle le souvenir de la douleur liée à cette opération rendrait impossible la pratique à la masturbation. On avait recours également à toutes sortes de « thérapeutiques » barbares pour venir à bout de la peste onaniste : corsets anti-masturbatoires, étuis à érection, appareils à écarter les jambes des fillettes, injonctions et menaces de castration, menottage des mains, procès contre les nourrices accusées de sévices et, enfin, interventions chirurgicales sur les ovaires, le clitoris, la verge.

Mais, pour appliquer de tels « traitements », encore fallait-il pouvoir prouver l'existence de l'excitation sexuelle. On se mit donc, au sein des familles, à dépister systématiquement les traces de l'infâme pratique. On observa à la loupe chaque inflammation des parties génitales, chaque gonflement, chaque œdème, chaque apparition d'un herpès ou d'une rougeur. Du même coup, la masturbation ne fut plus conceptualisée seulement comme le fruit d'une pratique solitaire, mais aussi comme un plaisir supposant parfois la présence possible d'une altérité : frottement, main inconnue, vêtement, sensation tactile ou olfactive.

Pendant des décennies, le corps des enfants fut soumis à une enquête inquisitoriale qui eut pour effet de transformer tout adulte en une sorte d'officier de santé, obsédé par l'auto-érotisme et terrifié à l'idée qu'un flux spermatique incontrôlé pût échapper à sa vigilance. Longtemps après la victoire des thèses pastoriennes, et malgré les hypothèses d'une sexologie centrée sur la causalité psychique, on crut encore à la fable selon laquelle toutes sortes de maladies infectieuses ou virales avaient pour origine la pratique de la masturbation. En Allemagne, on donna le nom de « pédagogie noire » à ce système éducatif où se mêlaient emprise psychique et châtiments corporels. Daniel Paul Schreber, dont les célèbres

Mémoires seront commentés par Freud, fut éduqué selon ce principe. Et l'on sait que de nombreuses patientes hystériques de la fin du XIX^e siècle eurent à endurer de telles maltraitances, alors même qu'elles subissaient des attentats sexuels au sein de leur famille¹.

C'est dans ce contexte que se réalisa la jonction entre une conception de la psychiatrie qui faisait entrer l'enfant dans le royaume de la folie et une approche de la sexualité qui donnait à la masturbation infantile une place centrale dans l'étude de ce nouveau paradigme. Deux hypothèses s'affrontaient qui établissaient chacune un lien entre l'autoérotisme et la séduction. Si la masturbation était un « dangereux supplément² », cela voulait dire qu'elle était induite par la culture et par l'environnement. Et si c'était le cas, il importait alors de savoir si l'enfant était lui-même son propre séducteur dès lors qu'il devenait un être social en passant de la nature à la culture, ou si la séduction était l'œuvre d'un adulte corrompueur abusant de l'enfant.

De même que l'on se demandait si la source du mal provenait de l'enfant ou de l'adulte séducteur, de même on s'interrogeait sur la nature de l'hystérie. Si l'on commençait à comprendre que cette maladie des nerfs – névrose ou psychonévrose – n'avait pas pour origine une excitation de la matrice (*uterus*), on pensait qu'elle pouvait se manifester chez

1. Dans les années 1980, la psychanalyste Alice Miller (1923-2010), juive polonaise émigrée en Suisse, dénonça cette pédagogie dont avaient été victimes, disait-elle, les génocidaires nazis et notamment Hitler : en quoi elle se trompait. Il n'empêche que son livre, *C'est pour ton bien* (Paris, Aubier, 1984), deviendra un classique pour la compréhension des abus commis sur les enfants. Voir aussi Michael Haneke, *Le Ruban blanc* (2009). Ce film magnifique est un véritable réquisitoire contre ces rituels punitifs dont on sait le rôle qu'ils ont joué dans la genèse du nazisme.

2. Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions* (1782), in *Œuvres complètes*, t. 1, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1959, p. 108-109.

des enfants avant la puberté et que, quand elle atteignait les femmes, la cause pouvait en être l'onanisme. Au point que le recours à la chirurgie (ablation des ovaires) ou à l'insensibilisation du vagin par la cocaïne était un traitement courant réclamé parfois par les femmes elles-mêmes. En bref, les tenants de la « psychiatrie gynécologique » s'acharnaient sur le corps des femmes, allant jusqu'à prôner l'ablation du clitoris, voire des ovaires et de l'utérus. C'est ainsi que la grande *furia* chirurgicale, prépondérante en Europe de 1850 à 1890, frappait autant l'enfant masturbateur que la femme hystérique.

Par une curieuse coïncidence, la science médicale, alors en pleine expansion, reprenait à son compte de vieux rites ancestraux au moment même où, par la conquête coloniale, elle prétendait apporter aux « peuples inférieurs » les vertus curatives de la civilisation blanche. Chez les peuples africains en effet, et chez bien d'autres encore, l'excision avait toujours eu pour objectif de placer le corps féminin, dès l'enfance, sous la domination du pouvoir masculin – pères, frères, époux –, étant entendu que le clitoris était considéré comme le siège d'une puissance orgastique telle qu'il valait mieux s'en préserver¹ afin de favoriser l'orgasme vaginal. L'opératrice de la mutilation était souvent une femme : elle saisissait le clitoris entre le pouce et l'index et le tranchait d'un coup à l'aide d'une lame. Dans les harems, les femmes étaient excisées pour éviter qu'elles ne se livrent au lesbianisme et elles avaient pour surveillants des eunuques privés de leurs facultés viriles.

Enfermé et corseté de toutes parts, le corps des femmes européennes de la fin du XIX^e siècle s'insurgeait contre cette domination par la convulsion et l'aveu : femmes du peuple à Paris, femmes de la bourgeoisie à Vienne. Autant les femmes du peuple étaient les héroïnes d'une clinique du regard – dont

1. Michel Erlich, *La Femme blessée*, Paris, L'Harmattan, 1986 ; *La Mutilation*, Paris, Puf, 1990.

Jean-Martin Charcot était le grand maître européen – autant les autres participaient à la construction d’une clinique de la parole dont le récit sera restitué par Josef Breuer et Sigmund Freud, puis par leurs disciples. À Paris comme à Vienne, la division du travail semblait évidente, quand bien même les hommes pouvaient, eux aussi, être diagnostiqués comme hystériques, et les médecins eux-mêmes être atteints des mêmes troubles que leurs patientes. Aussi bien toute approche psychopathologique était-elle marquée, fantasmatiquement et socialement, du sceau de la domination masculine : les femmes sont possédées par leurs émotions, disait-on, et seuls les hommes sont susceptibles d’en penser la logique et de les mettre à distance.

De là découlait l’idée que les femmes étaient mieux placées que les hommes pour analyser les enfants. En devenant les thérapeutes de l’enfance, les premières femmes psychanalystes passèrent d’une place maternante jugée « naturelle » à un statut de détentrices d’un savoir rationnel sur les troubles infantiles. Ce faisant, elles purent aspirer à ne plus être les simples victimes d’une époque qui les avait assignées à devenir des hystériques sexuellement abusées dans leur enfance.

Dès 1911, au congrès de l’IPV¹ à Weimar, plusieurs femmes firent leur entrée dans l’histoire du mouvement psychanalytique international. Installées au premier rang, elles prirent place sur des chaises, l’une chapeautée et les autres en cheveux, toutes chaussées de bottines et sanglées dans des corsets. Parmi elles, Emma Jung, l’épouse de Carl Gustav Jung, Toni Wolff, son amante, Lou Andreas-Salomé, rayonnante de beauté. Neuf ans plus tard, en 1920, pour le VI^e congrès de l’IPV qui se déroula à La Haye au lendemain de la Première Guerre mondiale, cinq femmes occupaient le devant de la

1. Internationale Psychoanalytische Vereinigung (IPV), fondée en 1910 par Sigmund Freud et Sándor Ferenczi. Elle devint ensuite l’International Psychoanalytical Association (IPA).

scène, non plus au titre d'épouses ou de compagnes, mais en tant qu'intervenantes à part entière : Sabina Spielrein, Helene Deutsch, Eugénie Sokolnicka, Anna Margarete Stegmann¹ et enfin Hermine von Hug-Hellmuth, qui fit une communication sur la technique de l'analyse d'enfants en présence d'Anna Freud, Melanie Klein et Karen Horney.

Ce fut le congrès des femmes.

Jusqu'à une période récente, tous les patients et notamment les femmes et les enfants, quelle que fût leur origine, avaient été présentés comme des « cas » et affublés de prénoms inventés². C'est seulement à partir des années 1960 que les travaux de l'historiographie savante permirent de les identifier. En d'autres termes, il fallut que la critique du savoir classique eût atteint un certain degré de modernité pour que ces femmes pussent acquérir un statut dans l'histoire générale de la psychopathologie, à l'écart des légendes, des anecdotes, et des bons mots.

1. Anna Margarete Stegmann, née Meyer (1871-1936) : psychiatre et psychanalyste suisse, féministe, membre du Parti social-démocrate allemand (SPD), députée au Reichstag. Sa thèse, soutenue en 1910, portait sur la psychologie de l'infanticide.

2. Josef Breuer et Sigmund Freud, *Études sur l'hystérie* (1895), Paris, Puf, 1956, p. 247. Dans tous mes travaux et dans le *Dictionnaire de la psychanalyse*, je leur restitue leurs noms.

Épouses et patientes

Les premières femmes psychanalystes furent tantôt d'anciennes patientes, soignées en général pour de graves troubles psychiques, tantôt des femmes marquées par un destin exceptionnel, ou encore les épouses des premiers freudiens dont elles portaient le nom. Ainsi l'histoire du mouvement psychanalytique fut-elle, dès ses origines, une histoire de famille au sein de laquelle les femmes cherchaient à s'extirper de leur statut de mère au foyer. Leurs souffrances et leur désir de se faire reconnaître traduisaient une protestation contre un ordre contraignant qui, pourtant, ne les rejetait pas.

Je retiendrai ici l'histoire singulière de cinq d'entre elles : Margarethe Hilferding, Tatiana Rosenthal, Emma Eckstein, Hermine von Hug-Hellmuth, Sabina Spielrein. Elles étaient très différentes les unes des autres, et leurs destins furent également singuliers. Quatre d'entre elles moururent de mort violente – suicide, assassinat ou extermination –, tandis que l'histoire de la cinquième (Emma Eckstein), décédée sans violences, fut occultée par l'historiographie psychanalytique jusqu'en 1966 avant de devenir célèbre vingt ans plus tard. Quatre étaient juives, trois d'origine russe et de langue allemande, trois autres autrichiennes. Nées entre 1860 et 1885, elles furent toutes directement liées au deuxième cercle des disciples de Freud.

Leur situation n'était en rien comparable à celle des premiers hommes psychanalystes réunis dans la Société psychologique

du mercredi¹, fondée par Freud en 1902. Véritable cercle philosophique immergé dans l'esprit viennois du début du siècle, cette Société du mercredi fut un laboratoire d'idées nouvelles. Pendant cinq ans, jusqu'en 1907, ces hommes eurent la conviction que s'inventait dans ce cercle l'utopie des temps modernes, une méthode capable d'éclairer le côté sombre de l'âme humaine et de comprendre la signification profonde de la dialectique de la vie et de la mort. Migrants venus de toutes les provinces de l'Empire austro-hongrois, et presque tous juifs, ils parlaient plusieurs langues, étaient unis les uns aux autres par l'appartenance à cette communauté quasi familiale². Tous vouaient un culte particulier à la Grèce antique, voyant en elle la source originelle la plus féconde d'une pensée occidentale qui les éloignait des ghettos et des pogroms. Liés par une insatisfaction commune à l'égard de la médecine de leur temps, ils ressemblaient aux patients qu'ils soignaient. Comme eux, ils étaient souvent atteints de troubles psychiques, et quand ils exposaient un cas clinique, ils n'hésitaient pas à se référer à leur vie privée.

On ne compte aucune femme dans ce tout premier cénacle de vingt-quatre membres. Dix-huit d'entre eux étaient juifs, dix-huit encore étaient médecins et dix étaient viennois « de souche ». À l'exception de quelques farouches misogynes – parmi lesquels Wilhelm Stekel, Isidor Sadger et Fritz Wittels –, ces premiers freudiens furent en général des adeptes de

1. Qui deviendra en 1908 la Wiener Psychoanalytische Vereinigung (WPV).

2. Voir *Les Premiers psychanalystes. Minutes de la Société psychanalytique de Vienne*, I, (1906-1909), Paris, Gallimard, 1976 ; II, (1908-1910), Paris, Gallimard, 1978 ; III, (1910-1911), Paris, Gallimard, 1978 ; IV, (1912-1918), Paris, Gallimard, 1983. Vincent Brome, *Les Premiers disciples de Freud*, Paris, Puf, 1978. Elke Muhlleitner, *Biographisches Lexikon der Psychoanalyse: die Mitglieder der Psychologischen Mittwoch-Gesellschaft und der Wiener Psychoanalytischen Vereinigung von 1902-1938*, Tübingen, Diskord, 1992.

l'émancipation féminine, favorables aussi bien à la généralisation de la contraception qu'à l'accès des femmes à la liberté sexuelle et à des métiers jusque-là réservés aux hommes.

Freud comprenait mal la sexualité féminine et se référait volontiers, dans sa vie privée, à un modèle familial fondé sur la division des genres que le XIX^e siècle avait codifié. On lui reprochait ainsi d'assigner les femmes au « tressage » ou aux tâches ménagères, de les croire plus narcissiques que les hommes et moins capables de poursuivre des études supérieures. Il n'empêche qu'à l'intérieur de la Société du mercredi, il ne cessa de combattre la tendance antiféminine de ses disciples qui regardaient l'émancipation des femmes comme un désastre anthropologique. De même, il s'opposa aux thèses de Karl Kraus et d'Otto Weininger, qui associaient l'antiféminisme à la « haine de soi juive » et à la dénonciation de l'homosexualité masculine, vécue comme une féminisation de l'homme visant à abaisser les valeurs de la civilisation¹. En réalité, comme j'ai eu l'occasion de le souligner, Freud ne cessait de penser contre lui-même et de s'entourer de femmes intellectuelles². Aussi bien se présentait-il dans le monde de la

1. Voici la liste des premières femmes psychanalystes membres de la WPV entre 1907 et 1938 : Lou Andreas-Salomé, Anny Angel-Katan, Grete Bibring-Lehner, Berta Bornstein, Stefanie Bornstein-Windholzova, Dorothy Burlingham, Edith Buxbaum, Julia Deming, Frances Deri, Helene Deutsch, Ruth Eissler-Selke, Anna Freud, Berta Grunspan, Salomea Guttman, Mary Hawkins O'Neil, Else Heilpern, Margarethe Hilferding, Hedwig Hoffer-Schaxel, Hermine von Hug-Hellmuth, Edith Jackson, Salomea Kempner, Marianne Kris, Jeanne Lampl-de Groot, Estelle Levi, Ruth Mack-Brunswick, Anna Mänchen, Margarethe Mahler, Caroline Newton, Beate Rank, Annie Reich, Erszébet Révész, Tatiana Rosenthal, Lili Roubiczek, Eugénie Sokolnická, Sabina Spielrein, Editha Sterba, Josefina Stross, Alfhild Tamm, Frida Teller, Jenny Wälder, Rosa Walk, Flora Kraus. Soixante-quinze femmes autrichiennes figurent dans le Lexique de Brigitte Nölleke, *op. cit.* La quasi-totalité d'entre elles ont émigré dans le monde anglophone.

2. Cf. Elisabeth Roudinesco, *Sigmund Freud en son temps et dans le nôtre*, Paris, Seuil, 2014.

modernité comme un conservateur en proie à un conflit permanent entre un désir de rationalité et une attirance vers les forces les plus obscures de l'âme humaine. Freud vivait en un temps tourmenté par un désir de changement où se mêlaient trois grands idéaux de l'émancipation humaine : socialisme, féminisme, sionisme. Il n'en partageait aucun. Et, comme beaucoup de ses premiers disciples, il exigeait des membres de son cénacle un renoncement à toute forme d'engagement, ce qui eut pour conséquence l'adoption par ses disciples d'une forme d'apolitisme désastreuse, voire réactionnaire¹.

En 1907, il annonça la dissolution de la Société du mercredi, qui se transforma en une association, la Wiener Psychoanalytische Vereinigung (WPV), première institution psychanalytique du monde. Et c'est contre Wilhelm Stekel que la brillante Margarethe Hilferding, née Hönigsberg, première femme membre de cette nouvelle WPV, intervint en novembre 1910². Stekel avait donné une conférence dans laquelle il prétendait expliquer le choix d'une profession par la grâce de la psychanalyse. Aussi il décriait les journalistes engagés en affirmant qu'ils avaient de graves problèmes sexuels. Selon lui, le journal occupait pour eux tantôt la place de la prostituée et tantôt celle du père. Et il s'en prenait également à certains médecins, qu'il accusait d'avoir embrassé cette profession par sadisme, voyeurisme ou exhibitionnisme.

Épouse d'un économiste de la république de Weimar, Margarethe récusait poliment ces sornettes³. Par la suite, en janvier 1911, elle exposa ses idées sur « Les fondements de

1. Comme on le verra ultérieurement, Vera Schmidt, Marie Langer et bien d'autres en furent les victimes. Voir aussi, Russell Jacoby, *Otto Fenichel : destins de la gauche freudienne*, Paris, Puf, 1986.

2. Voir Rosemary Balsam, « Women of the Wednesday Society: The Presentations of Drs. Hilferding, Spielrein, and Hug-Hellmuth », *American Imago*, 60, 3, automne 2003, p. 303-342.

3. *Les Premiers psychanalystes*, III, *op. cit.*, p. 47-67.

l'amour maternel », montrant de façon prémonitoire que celui-ci n'est pas inné mais acquis. Freud la félicita, récusant ainsi toute la représentation traditionnelle d'une nature féminine vouée à la maternité¹. De fait, elle avait osé se confronter à la « modernité viennoise », autrement dit au grand débat sur les identités sexuelles qui divisaient alors les élites intellectuelles, les unes soutenant la mise en cause des valeurs de la masculinité et les autres protestant au contraire contre toute forme de ce qu'elles appelaient la féminisation de l'homme².

Comme son mari, Rudolf Hilferding, fondateur de la revue *Marx-Studien*, Margarethe devint une militante sociale-démocrate. Au moment de la rupture entre Freud et Alfred Adler, elle suivit celui-ci. Elle sera déportée par les nazis au camp de Theresienstadt et exterminée à Treblinka le 23 septembre 1942. Quant à Rudolf Hilferding, il mourut à Paris, en prison, après avoir été livré à la Gestapo par la police française.

Plus encore que Margarete Hilferding, Tatiana Rosenthal, née à Saint-Petersbourg dans une famille juive, fut la première femme à s'engager à la fois dans le freudisme, le féminisme et le marxisme, après avoir participé en 1905 à la première révolution russe. Mélancolique depuis toujours, marquée par une inquiétude intérieure et un mysticisme romantique qu'elle partageait avec Lou Andreas-Salomé, elle avait trouvé dans cet engagement une issue à son malaise. C'est en octobre 1911, l'année du congrès de Weimar, qu'elle intégra la WPV, au moment où Sabina Spielrein y entra et alors que Margarete Hilferding s'en éloignait.

Comme la plupart de ses contemporains, elle avait effectué un périple européen classique en se rendant d'abord à Zurich,

1. *Ibid.*, p. 119-122.

2. Jacques Le Rider, *Modernité viennoise et crises de l'identité*, Paris, Puf, 2000. La société occidentale est traversée par la même crise depuis 1989.

en 1906, à la clinique du Burghölzli¹ pour faire ses études de médecine, puis à Berlin auprès de Karl Abraham qui fut son analyste. S'intéressant de près à la littérature, elle présenta à la Société psychanalytique de Berlin une étude sur le livre de la romancière danoise Karin Michaëlis *The Dangerous Age*, publié en 1910, et qui deviendra un best-seller des études féministes.

Écrit sous forme de correspondance, l'ouvrage raconte l'épopée d'Elsie Lindtner qui décide à l'âge de quarante-deux ans de se séparer de son mari après vingt-deux ans de vie commune et sans autre raison que le désir de vivre libre et de fuir la condition matrimoniale dont elle se sent l'esclave. Elle a épousé cet homme sans éprouver pour lui la moindre passion, mais par amitié et estime. Dans un acte de rébellion, elle renie sa vie antérieure et se retire sur une île solitaire. C'est alors qu'elle tombe amoureuse d'un jeune architecte qui a conçu sa villa sans savoir qu'elle y habiterait. Désireuse de s'éveiller à l'amour « vrai », elle retombe dans les affres de la désillusion. Et quand elle cherche à retrouver son mari, elle apprend qu'il vit avec une nouvelle femme, âgée de dix-neuf ans. Aussi décide-t-elle de repartir en quête d'elle-même et entreprend un voyage autour du monde en compagnie d'une femme, sa servante.

Reprenant à son compte les canons de la psychobiographie, très en vogue chez les premiers psychanalystes, Tatiana présentait ce roman comme une forme d'auto-analyse du

1. Célèbre clinique psychiatrique universitaire située sur la partie boisée du quartier de Riesbach, au sud-est de Zurich. Elle fut fondée par August Forel (1848-1931), psychiatre suisse, parfait représentant de la tradition suisse et protestante de la psychiatrie dynamique qui contribua à transformer le traitement de la folie. Voir Henri-Frédéric Ellenberger, *Histoire de la découverte de l'inconscient*, Paris, Fayard, 1994. Après Forel, Eugen Bleuler (1857-1939) en prit la direction. La clinique, accueillit la plupart des disciples de Freud et joua un rôle important pour la diffusion des thèses psychanalytiques dans l'approche des maladies mentales.

personnage. Elle comparait son destin à celui de plusieurs autres héroïnes de l'œuvre de Michaëlis, pour y repérer les stéréotypes présents dans sa propre vie d'auteure. En réalité, l'intérêt de cette présentation résidait avant tout dans le fait même que son auteur s'intéressait au destin d'une femme aux prises avec sa féminité rebelle¹.

À son retour, elle consacra toute son énergie à implanter la psychanalyse en Russie. Et c'est dans le domaine de l'éducation et de la psychanalyse des enfants qu'elle se fit remarquer, d'abord à l'Institut de recherches sur la pathologie cérébrale dirigé par le célèbre psychiatre Vladimir Bekhterev, puis dans une clinique pour enfants handicapés. Elle eut alors l'idée de créer le « Home expérimental » qui sera fondé ensuite par Vera Schmidt. En 1920, sept ans avant Freud qui ne citera pas son travail, elle fut la première à étudier, pour une revue russe, l'œuvre de Fedor Dostoïevski d'un point de vue psychanalytique.

En apparence, elle menait une vie tranquille, ce qui ne l'empêcha pas de se suicider en 1921, à l'âge de trente-six ans, à Saint-Pétersbourg. Elle laissait un enfant en bas âge. Sans aucun doute, son geste s'explique en partie par l'évolution d'un régime politique qui n'avait plus grand-chose à voir avec l'idéal qui avait marqué sa jeunesse.

En 1910, au moment de la fondation par Freud et Sándor

1. Tatiana Rosenthal, « Karin Michaëlis, *L'âge dangereux* à la lumière de la psychanalyse », *Zentralblatt für Psychoanalyse. Medizinische Monatsschrift für Seelenkunde*, 1911. Giuseppe Leo, « La honte et l'âge dangereux » in Cosimo Trono et Éric Ridaud (éd.), *Il n'y a plus de honte dans la culture*, Paris, Penta, 2010, p. 103-118. Anna Maria Accerboni, « Tatiana Rosenthal (1885-1921). Une brève saison analytique », *RIHP*, V, 1992, p. 95-111. Maria Zalamani et Leonid Kadis, *Tatiana Rosenthal. Pioniera della psicoanalisi russa*, Pise, ETS, coll. « Mefisto », 2024. Karin Michaëlis, *The Dangerous Age. Letters and Fragments from of A Woman's Diary*, New York, John Lane Company, 1911. Sur Sabina Spielrein et Vera Schmidt, voir chapitre 5 du présent livre.

Ferenczi de l'IPV, la WPV comptait donc cinquante-huit membres dont une seule femme. Vingt-huit ans plus tard, sur cent quarante-neuf membres, la WPV comptait quarante-deux femmes, soit un peu moins d'un tiers des membres. La plupart d'entre elles portaient les noms de leurs époux, psychanalystes eux aussi, lesquels les analysaient ou les envoyaient se former sur le divan d'un de leurs collègues. L'entrée dans la cure était portée par un engagement passionné en faveur de la révolution freudienne qui apportait une vision entièrement renouvelée des affaires de famille. C'est pourquoi il n'était pas rare que l'on devienne psychanalyste de père en fils, de mère en fille. Pendant longtemps, les psychanalystes hommes et femmes se marièrent entre eux, eurent des histoires d'amour avec leurs analysants qui devenaient eux-mêmes psychanalystes¹.

Ainsi Annie Pink, née à Vienne en 1902, membre de la WPV et fille d'une militante féministe, commença son analyse avec le jeune Wilhelm Reich, venu de Galicie. La cure cessa au bout de quelques mois pour cause de relation amoureuse, et elle se termina par un mariage. Annie Reich poursuivit ensuite sa formation avec Hermann Nunberg, puis avec Anna Freud, elle-même en analyse avec son père. Séparée de Wilhelm Reich en 1933, elle émigra à New York, après un séjour à Prague auprès d'Otto Fenichel, lequel prit lui aussi la route d'un exil forcé. Tous fuyaient le nazisme. Les deux filles d'Annie Reich, Eva et Lore, seront toutes deux psychanalystes, l'une, selon l'orientation de son père en développant des techniques de massages corporels de style *New Age*, l'autre en renouant avec un freudisme classique, puis en écrivant l'histoire de ses parents et du monde chaotique de son enfance, celui de la Mitteleuropa².

1. Voir à ce sujet, Susan Baur, *Relations intimes. Quand patients et thérapeutes passent à l'acte*, Paris, Payot, 2000.

2. Lore Reich Rubin, *Memories of a Chaotic World*, New York, IP books, 2021.

C'est sous le nom d'Annie Reich qu'elle apporta une contribution importante à l'étude de la soumission sexuelle des femmes dans leurs relations sadomasochistes avec les hommes¹, thème fréquemment abordé par les femmes psychanalystes de cette époque. Quant à Peter Reich, issu du deuxième mariage de son père et témoin privilégié de ses délires, il rédigea un livre émouvant, en forme d'auto-analyse, qui mettait en lumière, en une série de rêves, l'impact qu'avait eu la mort de celui-ci sur sa propre perception de la réalité².

D'une manière générale, le destin des premières femmes psychanalystes ne fut guère différent de celui des premiers hommes du cercle freudien. Elles étaient le plus souvent de la même origine sociale – la bourgeoisie juive –, succombèrent autant qu'eux à des morts violentes – suicide ou extermination – et furent frappées aussi souvent qu'eux de troubles psychiques. Cependant, dans la société viennoise de la Belle Époque puis de l'entre-deux-guerres, la grande différence entre les hommes et les femmes résidait dans le fait que celles-ci étaient empêchées de poursuivre des études et qu'elles devaient rester vierges jusqu'au mariage. Ainsi passaient-elles du statut de filles soumises à une autorité paternelle déjà défaillante à celui d'épouses contraintes de répéter *ad nauseam* ce qui leur faisait horreur.

1. Annie Reich, « A Contribution to the Psychoanalysis of Extreme Submissiveness in Women », *Psychoanalytic Quarterly*, IX, 1940, p. 470-480.

2. Peter Reich, *À la recherche de mon père. Rêves éclatés*, Paris, Albin Michel, 1976.